

### Texte 3

- Témoignage de Joceline, secrétaire de *La Lorgnette*

Tout le monde connaît, à Cherbourg, la Montagne du Roule qui domine la rade mais pour nous, au journal, la Montagne (tout court, sans le Roule qui a disparu avec le temps) c'est le dernier étage du bâtiment où s'est installé, à la fin du XIXe siècle, le journal *La Lorgnette*. Créé par Aristide Langlois en 1894 sous le titre de *La Longue Vue*, le journal a plusieurs fois changé de nom, *La Lorgnette nationale*, *La Lorgnette du peuple*, dont les douze numéros sont devenus, comme on dit aujourd'hui des « collectables », *La Lorgnette libérée*. Elle a ainsi changé, au fil du temps, d'orientation politique mais est toujours restée satyrique. Lorsque j'ai commencé à y travailler, le bâtiment, cinq étages sur le front de mer, directement en face de la Montagne du Roule, vibrait encore des puissantes rotatives qui vrombissaient au sous-sol et semblaient être son assise même. Depuis, le bâtiment s'est vidé par le bas, les locaux du journal se réduisant comme peau de chagrin : salles des machines devenues parkings, rez-de-chaussée boutiques, un étage d'entrepôts et trois de bureaux. Puis, au dernier, nous : services administratif et financier, secrétariat et rédaction. La salle de la rédaction est munie d'une coupole qui ouvre sur le ciel venteux et habituellement mouillé. Le secrétariat, moi seule aujourd'hui, relégué dans un coin de l'immense openspace qui a été créé dans les années 1980 est à l'instant, Coronavirus oblige, enfermé dans une structure en plexiglas qui tremble dès que l'on ouvre les fenêtres. Et Jean-Claude, le directeur et principal rédacteur du journal, toujours en chaleur, a justement fait un courant d'air. Il travaille à son bureau, les boucles folles de ses cheveux grisonnants tremblant doucement. Il se tient la tête penchée sur le clavier de son Mac et sa lumière bleutée souligne son profil parfait, la ligne tellement nette pour un homme de son âge de son nez et de son menton.

Moi, dans ma cage de verre en plastique, je suis en train d'essayer de noter le papier que Rodolphe, le second du patron me dicte depuis Chicago où il est allé voir sa sœur. Entre la friture de la ligne, le plexiglas qui tremble et l'excitation que je ressens dans sa voix – en fait je pense qu'il est, comme souvent, ivre –, j'ai beaucoup de mal à suivre son histoire sur Lloyd George. Je comprends mal pourquoi il fait tout ce ramdam autour de ce type. Moi, Lloyd George, je pensais qu'il était mort depuis longtemps. Et puis, de toute façon, c'était un Anglais, Lloyd George. Alors, je me dis qu'il vaudrait mieux le prévenir avant qu'il fasse une bêtise avec tout le bourbon qu'il doit avoir dans le ventre et le voilà t'y pas qu'il me hurle dans l'oreillette : « George Lloyd, George Lloyd, pas Lloyd George ». Je ne vois pas la différence et puis, pas la peine de hurler.

C'est juste à ce moment-là que j'ai entendu les détonations et j'ai cru que ça venait de là-bas, des émeutes dont me parlait Rodolphe. Mais non, l'odeur de la poudre, elle ne voyage pas par le téléphone.

En fait, je n'ai rien vu. Quand j'ai regardé vers le bureau du patron, il y avait, entre lui et moi, de dos par rapport à moi, un grand type bien fait avec un imperméable très long et des cheveux longs plaqués sur le crâne et un nuage de fumée au travers duquel j'ai tout de suite reconnu mon François.

- Témoignage de François Langlois, maire de Cherbourg

Espèce de fouille-merde ! Je vais lui en faire voir, moi, à ce pisseur de copies. Salopard, attendre l'entre-deux tours de ces putains d'élections municipales qui n'en finissent pas pour me balancer un de ces nouveaux scandales à la mords moi le nœud. Fumier, va ! Emma a bien essayé de me calmer, mais je lui en ai refilé deux. Elle essaye toujours de me calmer, Emma. Cette gourde n'a toujours pas compris depuis toutes ces années que lorsque je suis en colère, faut laisser filer, faire profil bas et baisser la tête comme le roseau dans la fontaine. Merde, on a tout le même le droit de râler, on est en démocratie, oui ou non ! Oui, bien sûr ! D'ailleurs, si on n'était pas en démocratie, y'a longtemps qu'un crevard comme Jean-Claude, on lui aurait mis douze balles dans la peau. Ce fumier de J.C., faut croire que c'est le Bon Dieu qui l'a voulu. Dire que nous étions ensemble à la communale. Déjà vicelard à l'époque. Le genre de gars dont on ne peut rien tirer et qui, en plus, a la baraka et attire les gonzesses comme le miel attire les ours. Je le sais bien. C'est lui qui m'a débauché Joceline et je suis certain qu'il a couché avec Emma. Du coup, et pour la peine, je lui en ai refilé deux et, alors qu'elle pleurnichait sur le tapis, je m'en suis jeté un derrière la cravate : enfin, un bien gros qui devait bien en valoir trois.

Ça m'a donné un coup de fouet et je me suis dit que, tout compte fait, j'allais aller lui rendre une petite visite amicale à J.C., et lui en flanquer deux à lui aussi : ou quatre. Mais comme on n'est jamais trop prudent avec des crapules comme lui, j'ai sorti le pistolet que je garde dans le coffre. Oui, j'ai un permis de port d'arme. Enfin, j'ai eu un permis. Aujourd'hui, il est périmé depuis un bail, mais j'ai toujours le

flingue. On ne sait jamais avec tous les cinglés et les drogués qui traînent ici. Bon, j'ai pris ma pétoire, j'ai envoyé un dernier coup de tatane à la Zlatan dans les côtes d'Emma qui, rampant sur la moquette, essayait de me retenir avec des « chéri, chéri ». J't'en foutrais des « chéris, chéris » « Fais-moi mal, envoie-moi au ciel ».

J'ai pris la BM que j'ai un peu éraflée dans la rampe du parking. Pourraient pas faire des rampes à la bonne taille ces fumiers de promoteurs avec ce qu'on leur balance comme pognon sous la table, merde ! Quand j'ai finalement garé la BM sur le trottoir juste devant le journal, j'ai eu un petit pincement au cœur. J'ai pensé à mon arrière-grand-père Aristide qu'avait fondé cette feuille de chou au moment de l'Affaire Dreyfus et qu'a pas été fichu de la garder dans la famille : il buvait beaucoup et jouait au poker totalement bourré d'après ce que j'ai entendu. De penser à cet Aristide de malheur, ça m'a remonté à bloc et, ignorant superbement l'ascenseur, je me suis lancé dans les escaliers. Cinq étages, ça en fait des marches, surtout qu'à l'époque, ils ne lésinaient pas sur la hauteur, les gars. Le prix du mètre carré valait pas bézef.

Alors, quand j'ai vu cette espèce de vieux beau lever vers moi sa face de vieille chèvre, j'ai vu rouge et j'ai sorti le flingue de ma poche.

- Témoignage de Jean-Charles D'Armentières, né Jean-Claude Darbe, rédacteur en chef de *La Lorgnette*

Je vais lui envoyer un scud à ma manière. A quinze des élections, il ne va pas s'en remettre et bye bye la mairie, mon gros. Avec tout ce qu'il a planqué au Luxembourg ou aux Caïmans, il pourra toujours se retirer sur la Costa del Sol avec tous les autres vieux swingers qu'il voudra. Je me demande si Emma partira avec lui. Elle en est bien capable, cette cruche. Dommage. Enfin, cette fois-ci, avec tous les # (hashtag) qui pullulent aujourd'hui, une petite affaire de partouzes avec mineures, ça peut pas lui faire de mal. Faites excuses, Monsieur le juge, elle n'avait pas sa carte d'identité sur elle. Ça me fait marrer. De toute façon, j'aurais tous ses opposants derrière moi et la moitié du conseil municipal. Depuis le temps qu'ils veulent le dégommer. Bon, faut rester un peu évasif tout de même, pas de nom, mais que tout le monde le reconnaisse. Et puis, le coup de la gorge profonde qui doit rester anonyme question sécurité, c'est du béton dans lequel je vais te couler, mon gros.

Je me demande comment il va prendre ça. Je parie que cette pauvre Emma va encore trinquer. Faut dire qu'elle le cherche, à rester avec ce pochard. La dernière fois, elle avait les fesses pleines de bleus. Mais j'y peux quoi, moi ! Si elle le veut, on pourrait peut-être louer ou vendre le dernier étage et partir nous installer à Jersey ou sur l'île de Man : moi, perso, les Caraïbes et la chaleur, je n'aime pas trop. Et puis, on pourra toujours avoir une piscine chauffée si elle y tient et un sauna pour bibi.

Je vais te le ciseler ce petit édito de rien du tout : un bijou, tranchant comme une lame, ça va le raser jusqu'à l'os : il n'en restera plus rien.

J'en étais là lorsque qu'un gros courant d'air m'a fait lever la tête et il était là, marchant droit sur moi, trempé comme une soupe et avec un flingue à la main. Comme dans un vieux film noir j'ai ouvert mon tiroir de droite et j'en ai tiré le pistolet que j'ai réussi à obtenir après l'affaire de *Charlie*. A nous deux, le Fanfan et moi, on s'est joué un western à six coups : bang, bang, bang, bang, bang, bang.

Après, lorsque la fumée est retombée, il n'y avait plus qu'à passer au saloon.

- Reprise du témoignage de Joceline, secrétaire de *La Lorgnette*

Six coups de feu et pas un blessé. Même pas une vitre cassée. Simplement deux trous dans mon plexiglas. Après, ça a fait un grand vide. Fanfan s'est effondré dans le fauteuil visiteur et le patron était tout pâle. Il a ouvert le tiroir de gauche de son bureau, en a sorti sa bouteille de scotch. Je suis allé chercher trois verres et de la glace et puis, tous les trois, tranquillement, on a calmé l'affaire. C'était bon d'avoir mes deux hommes avec moi.